

Parole de femmes, parole du peuple

« *Fleurs champêtres* » suivi d'autres nouvelles de Françoise Françoise (Robertine Barry), *Fleurs champêtres suivi d'autres nouvelles et de récits et Méprise comédie inédite en un acte*, (édition préparée et présentée par Gilles Lamontagne), Montréal, Éditions Fides, collection du Nénuphar, 318 p.

Neil B. Bishop

Numéro 36, hiver 1984–1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39863ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bishop, N. B. (1984). Compte rendu de [Parole de femmes, parole du peuple : « *Fleurs champêtres* » suivi d'autres nouvelles de Françoise / Françoise (Robertine Barry), *Fleurs champêtres suivi d'autres nouvelles et de récits et Méprise comédie inédite en un acte*, (édition préparée et présentée par Gilles Lamontagne), Montréal, Éditions Fides, collection du Nénuphar, 318 p.] *Lettres québécoises*, (36), 70–71.

Parole de femmes, parole du peuple

«*Fleurs champêtres*» suivi d'autres nouvelles

de Françoise¹

Heureuse initiative que celle de rééditer *Fleurs champêtres* et d'autres textes de «Françoise» (Robertine Barry), avec introduction, chronologie et bibliographie très utiles de Gilles Lamontagne. Françoise publia *Fleurs champêtres* en 1895, ouvrage réunissant des textes parus (le plus souvent) dans *la Patrie*, où elle assurait la «Chronique du lundi». La plupart des autres textes qu'a rassemblés G. Lamontagne proviennent de la même chronique mais situent souvent l'histoire en milieu urbain, *Fleurs champêtres* privilégiant le monde rural.

Ce sont plutôt des ressemblances thématiques qui s'imposent, d'autant que venant surmonter les oppositions rural-urbain, peuple-bourgeoisie, ces parentés révèlent un univers de valeurs, un système idéologique qui structurent le sens profond des écrits de Françoise et expliquent le but de sa prise de parole: dire, mais aussi transformer le monde, infléchir le cours des choses. Fille de son époque, Françoise n'en avait pas moins des valeurs à elle dont le caractère progressiste est prouvé par la colère que suscita *Fleurs champêtres* chez l'ultramontain Tardivel.

La prise de parole de Françoise a partie liée avec une problématique d'accès à la parole. Françoise présente cette visée sous des allures conservatrices, prétendant dans sa préface vouloir faire «connaître et aimer aux habitants des villes les moeurs simples et douces de nos campagnes». Les rares critiques de l'oeuvre de Françoise ont eu trop tendance à n'y voir qu'une entreprise conservatrice, valorisante du passé pour le passé.²

Et pourtant... la visée que décrit Françoise enfreint déjà un certain conservatisme par le statut qu'elle accorde au peuple, promu ici au centre de l'atten-

tion. De plus, il s'agit non seulement de décrire le peuple mais de le faire parler — c'est-à-dire (malgré les propos condescendants par lesquels la préface établit le peuple, dans ses us et coutumes, comme simple objet d'étude) lui donner la parole, le rapprochant ainsi du statut de *sujet*. Certes Françoise appartient à un milieu bourgeois, de sorte que le lecteur est souvent amené à voir l'univers fictif à travers les yeux de personnages de classe bourgeoise; à l'occasion, la narration elle-même dévalorise un personnage populaire, comme lorsqu'elle attribue à Gothe un «gros rire niais» (p. 43) et aux «habitants» des «moeurs primitives» et une «naïve simplicité». (p. 39) Mais il arrive que l'histoire racontée vienne corriger les préjugés du personnage bourgeois, comme ceux de cette Sabine qui se demande, à propos des campagnards, «si ces gens naïfs et paisibles ressentent profondément ce qu'ils chantent en termes si émus». (p. 87) Sabine apprend d'une paysanne, «la Douce», que la sensibilité et le sens de l'honneur sont aussi vifs en milieu populaire qu'en milieu bourgeois, et que ce n'est pas parce qu'on est interdit de séjour dans un certain langage qu'on est moins humain: «Et si on n'a pas d' beaux mots pour dire sa pensée, il faut pas croire qu'on n' ressent pas autant pour tout ça» (p. 95). Heureusement, les nouvelles de Françoise réussissent souvent à permettre aux personnages populaires de surmonter cet empêchement langagier pour accéder à une parole forte et vraie.

Bien plus: déjà le premier texte du recueil, «Le mari de la Gothe», révèle que la présence de Françoise n'était qu'un leurre pour rassurer les élites conservatrices de l'époque, en témoigne le contraste entre les affirmations de sa préface et le travail de sape qu'opèrent nombre

de ses textes aux dépens des valeurs conservatrices, surtout pour ce qui en est des droits, du rôle et de la conception de la *femme*. Le mari en question, avant d'épouser la Gothe, «avait déjà fait mourir deux femmes de cruautés et de misères», et a souvent battu sa troisième femme. (p. 40) *Fleurs champêtres* s'ouvre en posant clairement le problème d'une condition féminine caractérisée par une violence sans rien de feutrée, une violence littéralement meurtrière. La critique a sous-estimé l'importance de la problématique de la condition féminine dans cette oeuvre, méprise qui surprend lorsqu'on voit avec quelle violence cette problématique s'impose dès la première nouvelle.² Et quelle passionnante transformation que celle qui s'opère chez la Gothe! La jeune veuve est d'abord peu encline à se plaindre de sa «destinée» passée. (p. 40); le souvenir ravivé de ses souffrances ne tarde pas pour autant à lui arracher un véritable cri de *révolte*:

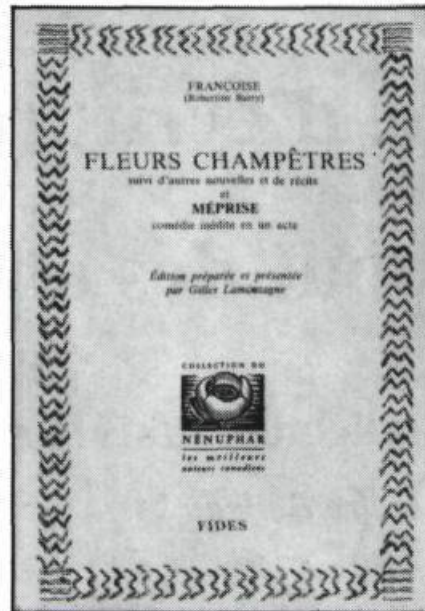
— *Comme j'l'haguissais! comme j'l'haguissais! reprenait la Gothe [...]* Une rage sourde s'emparait de tout son être et la secouait au souvenir de ses douleurs passées. [...] Les années, la mort même, n'avaient rien fait oublier, tant l'épreuve avait été cruelle, et les épaules saignaient encore sous le joug de ce dur esclavage. (p. 41)

La problématique de la condition féminine se pose dans d'autres textes du volume; il s'agit du principal pont thématique franchissant les différences de milieu pour conférer à *Fleurs champêtres* de l'unité. Il importe qu'à la cérémonie du mariage la voix de l'épousée signale, par sa clarté et sa force, que la femme sera l'exacte égale du mari, ni commandée, ni obéie, et cela pour toutes les femmes, pour «l'honneur du sexe». (p. 62-63) «Jeanne Sauriol» vise à dé-

montrer que le courage et la noblesse d'âme des femmes valent ceux des hommes. Même la jeune romaine de «La première veille de Noël», se préoccupe avant tout de l'injustice de la condition féminine, et la nouvelle se termine sur la promesse que la femme deviendra «l'égal de l'homme». (p. 146) Plusieurs passages affirment la supériorité morale de la femme. D'autres dépeignent une société patriarcale où la femme est exclue — même du mariage de sa fille, le rôle de la mère étant de rester à la maison à préparer le repas de noces («Un mariage au hameau»), et où la jeune fille se voit souvent imposer, par son père, un mari dont elle ne veut pas.

Cette préoccupation féministe se révèle de deux autres façons. L'une se manifeste chez la mère Madeloché qui déconseille à la Gothe le remariage (p. 40): c'est cette volonté de célibat qui s'exprime aussi chez la Sabine de «La Douce» et par la terrible condamnation du mariage, voire de l'amour, chez l'agonisante de «L'amour qu'on aime tant», titre d'une féroce ironie. L'autre, c'est dans l'idéal, maintes fois exprimé dans ce volume, de l'homme sensible, idéal cher à une narratrice qui regrette que les hommes aient honte de leur sensibilité et cherchent à la cacher. Nulle cohérence absolue dans cette idéologie féminisante: certains textes se moquent des femmes («Il y a quelques mois», «La scène se passe dans un salon»); un autre, en affirmant que l'amour chez la femme n'est que «pur et chaste», qu'«âme à la recherche d'une autre âme» dévalorise l'amour charnel et prive implicitement la femme du droit au désir. (p. 99) Nombre de textes proposent comme rôle suprême et fondamental pour la femme, une vocation d'abnégation et de sacrifice, voire de consolatrice d'un «vieux barbon». (p. 182)

Malgré les interdictions sociales qui empêchent l'accès de la femme à une parole authentique — elle n'a pas le droit de dire ses sentiments, et encore moins son désir, nous apprennent «Restitution» et la pièce inédite «Méprise» — la révolte, encore intérieure chez l'agonisante Gracieuse (p. 108), éclate dans le «Comme j'l'haguissais!» de la Gothe, et chez Sabine — «Les hommes valent-ils la peine qu'on les regrette? dit Sabine frémissante d'indignation. Le meilleur d'entre eux vaut-il un soupir d'honnête femme?» (p. 94) Cette mise en cause de toute la structure des rapports hommes-



femmes se retrouve de façon déchirante chez l'agonisante de la dernière nouvelle:

*Tous les hommes sont ainsi, je pense...
[...] Ils n'aiment pas comme le savent
les femmes... Leur amour dure si peu
de temps, il tue souvent et je me demande
si un amour qui s'éteint si vite
[...] vaut la peine qu'on en meure...
(p. 288-9)*

Que la première et la dernière nouvelle du volume posent en termes — littéralement — de vie et de mort la problématique de la condition féminine, voilà qui prouve qu'au lieu de n'être, comme l'ont cru certains, qu'un aspect secondaire par rapport au langage paysan et au répertoire des coutumes et superstitions, cette problématique est au cœur de la signification des écrits de Françoise.

Les autres aspects ont leur intérêt. Non seulement la langue des habitants de *Fleurs champêtres*, riche trésor de vocabulaire et de prononciations du passé, comme le dit G. Lamontagne, mais aussi celle des personnages bourgeois (et de la narratrice), par la volonté de raffinement et de pureté qui la caractérise, intéressent la linguistique comme l'histoire de la civilisation québécoise. On se passionnera pour maints détails sur les us et coutumes de l'époque: comment on fêtait une noce ou le premier de l'an, comment on assistait à une agonie, quels vêtements on portait dans diverses occasions. On apprendra peut-être même à se servir d'un rouet, si on lit attentivement «Le mari de la Gothe»! Les passe-temps et sujets de conversation de l'époque sont révélés par plusieurs textes.

D'autres, par leurs références musicales et l'ambiance qu'ils suscitent, nous permettent de mieux sentir quelle a pu être l'atmosphère dans laquelle évoluait le jeune Émile Nelligan, ami de Françoise («Lamento»: «L'amour passa», journal fictif dont aussi bien la narratrice que le sensible mais malheureux pianiste évoquent peut-être eux aussi le grand poète). L'humour jaillit dans «Superstitions», «C'est pour les sceptiques», «Je ne sais si vous partagez mon goût», «La scène se passe dans un salon de Montréal», «Au pays des montagnes», et «Méprise». D'autres textes font passer le frisson du fantastique («Qu'est-ce», «Toute fantastique que soit cette histoire», «La légende du Rocher de Percé»...).

Cette intéressante diversité de sujet et de ton est attendue dans les écrits d'une journaliste. Cette origine journalistique explique sans doute certaines qualités stylistiques du volume, sa vivacité et sa rapidité (savamment créées par Françoise à l'aide de paragraphes courts et de constructions infinitives) ainsi que la maîtrise du dialogue. L'autrice va vite et droit vers l'essentiel d'une histoire, d'une scène ou d'un caractère. Son style a aussi une valeur proprement littéraire: j'en veux pour preuve celui du texte que j'ai préféré parmi tous, «L'amour passa», journal intime fictif dans lequel le style se module constamment pour épouser et traduire de manière fine et émouvante l'évolution complexe et nuancée de la personnalité d'une jeune fille qui nous devient ainsi étonnamment proche.

Tout le livre, bien soutenu par le travail de G. Lamontagne, nous rapproche également d'une femme aussi dynamique que sympathique en qui l'on sent une contemporaine, et une amie. □

Neil Bishop

1. Françoise (Robertine Barry), *Fleurs champêtres suivi d'autres nouvelles et de récits et Méprise comédie inédite en un acte*, (édition préparée et présentée par Gilles Lamontagne), Montréal, Éditions Fides, collection du Néphar, 318 p.
2. Se penchant sur d'autres écrits de Françoise que ceux qui constituent le volume étudié ici, A. Boivin et K. Landry en ont bien montré la dimension féminisante dans «Françoise et Madeleine, pionnières du journalisme féminin au Québec», *Voix et Images*, Vol. IV, no 2, déc. 1978, p. 233-243.